

**Emmanuel**  
**COPPER**



**IXE**  
**VILLE**

Emmanuel Copper

Ixeville

© Emmanuel Copper, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5703-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**PREMIER ÉPISODE**  
**La jeune fille à la rose**

# I

Le corps fut retrouvé dans une benne à ordures, en début de soirée. Un jeune Rom qui faisait les poubelles avait d'abord aperçu une main, puis le cou, zébré de larges entailles rougeâtres et sanguinolentes. Il avait hurlé avant de s'engouffrer en courant dans le dédale de rues du quartier.

L'épicier qui l'avait aperçu avait regardé ce qui avait pu l'effrayer à ce point. Réprimant des vomissements, il s'était résigné à appeler la police. Pour une fois, il ne les avait attendus que quelques minutes. La semaine précédente, il avait fait le 17 pour un vol à l'étalage et personne ne s'était déplacé. Pas d'équipage disponible, lui avait-on répondu.

Il fut donc surpris de voir arriver rapidement, gyrophare sur le toit, un car Police Secours et deux véhicules banalisés. Un véhicule du SAMU les suivait. Il alla à leur rencontre et leur désigna la benne d'un index hésitant. Il ne voulut pas les accompagner, encore marqué par ce qu'il avait vu.

Un des policiers jeta un œil dans le conteneur, évalua rapidement la scène et laissa l'équipe médicale approcher. Un homme en blanc, portant une mallette à la main droite, vit le corps et comprit tout de suite qu'il n'avait plus qu'à noter l'heure du décès. Il pouvait laisser la place aux équipes de la police scientifique ainsi qu'aux enquêteurs. Il prit quand même le pouls par acquit de conscience et s'écarta, se contentant de secouer la tête de gauche à droite.

Le policier ne s'attendait pas à un miracle. Il prit sa radio et communiqua brièvement avec sa station directrice. Puis, il donna l'ordre aux fonctionnaires qui l'accompagnaient de former un périmètre suffisant autour du cadavre. Il fallait empêcher les curieux d'approcher.

Du ruban jaune « police nationale zone interdite » fut déployé sur un large périmètre. Vu l'heure et le quartier, il valait mieux boucler la zone sans tarder. Des curieux, attirés par la vue des véhicules de secours, arrivaient déjà. Ils ne montraient aucune hostilité, mais il y aurait plus de monde dès la tombée de la nuit. Le ramadan venait de débiter et il faisait chaud. La communauté musulmane serait dans la rue après la prière du soir et la rupture du jeûne, attirée par les nombreux vendeurs ambulants vendant des plats orientaux à la sauvette.

Le policier jeta un œil aux fenêtres des tours qui l'entouraient et constata que de nombreuses personnes observaient la scène. Il reprit sa radio et demanda que d'autres équipages se rapprochent.

Des téléphones devaient déjà avoir été sortis pour filmer l'intervention en cas

de dérapage. Deux jours auparavant, les policiers avaient tenté d'interpeller le conducteur d'un véhicule volé. Une quarantaine d'individus s'était vite rassemblée pour leur jeter des pierres, les obligeant à battre en retraite avant même l'arrivée des renforts.

Cette fois, ils ne tardèrent pas à arriver. La scène fut vite quadrillée et les curieux furent repoussés. Occupés à essayer de voir ce qu'il y avait dans la benne, aucun ne protesta. L'épicier avait déjà parlé, et la nouvelle s'était rapidement propagée. La foule allait être de plus en plus compacte. Personne n'avait encore vu le cadavre. Dès que le corps serait visible, la situation risquait de dégénérer. Surtout si la victime était du quartier.

\*

Peters sortit de la douche et se sécha. Il enfila un caleçon et se posta devant la glace de sa salle de bains. Il fit une légère grimace en apercevant son image.

Affichant quarante-cinq ans au compteur, il restait assez sportif et plutôt bien bâti. La tablette de chocolat avait un peu fondu, mais il avait encore de beaux restes.

Il avait encore tous ses cheveux, même si ses tempes commençaient à blanchir. Sûrement l'effet du stress et la faute de ce fichu boulot, se disait-il tous les matins en se coiffant. Quelques cernes et de fines rides lui plissaient également les yeux, ce qui d'après sa femme lui donnait du charme. Il n'en était absolument pas convaincu, mais cela lui faisait plaisir qu'elle le complimente encore sur son physique après vingt ans de mariage.

Il finit de s'habiller en se disant que l'âge mûr n'était certainement pas le plus bel âge de la vie et se rendit dans sa cuisine. Lucie, sa femme, une jolie brunette d'une quarantaine d'années, était en train de préparer le repas. Elle mélangeait avec une cuillère en bois des légumes dégageant de délicieux effluves d'ail et de vin rouge.

Peters la prit par la taille avant de l'embrasser dans le cou.

— Tu prépares quoi, cheffe ? demanda-t-il.

— D'après toi ? répondit-elle.

— Des poivrons ?

— Tu ferais un excellent détective, fit Lucie d'un air moqueur. Elle s'assura que son plat n'était pas en train de brûler. Ils avaient deux filles, probablement affamées, qui n'auraient pas supporté d'attendre que leur mère se mette à cuisiner autre chose.

Peters la laissa faire. Il était toujours admiratif. Professeure des écoles, elle

travaillait à temps plein. Elle gardait suffisamment de force pour s'occuper de sa famille et d'un mari qui rentrait tard tous les soirs après avoir passé des heures à vider un océan de haine à la petite cuillère.

— Un verre ? demanda-t-il en attrapant une bouteille de vin. Lucie lui jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule et hocha la tête.

— Avec plaisir, fit-elle.

— Dure journée ?

— Pas pire que la tienne, j'imagine.

Peters ne répondit pas. La sienne avait effectivement été harassante, mais il ne voulait plus y penser. Il ne désirait qu'une chose. Déguster ce vin et s'asseoir à table pour passer un bon moment en famille.

Il venait de déboucher la bouteille quand son téléphone sonna. Il le prit à contrecœur et n'eut pas d'autre choix que de décrocher en voyant qui l'appelait.

Il raccrocha rapidement et reposa avec regret le breuvage qu'il s'apprêtait à goûter. Lucie se retourna et comprit à son regard que quelque chose n'allait pas.

— Un problème ? fit-elle.

— Il faut que j'y aille.

— C'est urgent ? demanda-t-elle en sachant par habitude quelle réponse son mari allait lui donner.

— Oui, un corps vient d'être retrouvé.

— Et ?

— Un meurtre apparemment.

Peters embrassa sa femme et s'éloigna.

— Désolé, murmura-t-il. Tu m'en laisseras un peu ? ajouta-t-il avant de sortir d'un pas pressé de la cuisine.

Lucie hocha la tête et soupira. Soudainement seule, elle se contenta de surveiller ses légumes. Vingt ans qu'elle entendait la même chose. Elle prit la bouteille et se servit un verre.

\*

Les trois membres de l'équipe de police technique et scientifique arrivèrent les premiers sur place. Ils sentirent en tentant de se frayer un chemin dans la foule que les choses pourraient prendre assez vite une tournure désagréable. Les gens commençaient à s'agglutiner autour d'eux, attirés comme par un aimant par la scène morbide toute proche. Ils ne montraient pour le moment aucune animosité, mais il n'y avait rien d'amical dans leur regard. Ils avaient bien compris que quelqu'un était mort dans leur quartier, que la police n'avait pas été là pour

l'empêcher, et ils attendaient des réponses.

Les effectifs en tenue tentaient tant bien que mal de les éloigner, mais la pression montait. Il était temps que les renforts arrivent ainsi que les autorités pour prendre les décisions qui s'imposaient.

Les techniciens gardèrent la tête froide et mirent une combinaison blanche leur donnant l'air de cosmonautes égarés sur Terre. Ils s'approchèrent ensuite de la benne. Le premier d'entre eux s'empara d'un carnet pour noter ce qu'il voyait. Le second saisit son appareil photo pour mitrailler chaque centimètre carré de la scène de crime. Caché derrière son objectif, il ne montra aucun signe d'émotion au moment où il prit en gros plan la gorge de la victime, lacérée et sanguinolente. Le troisième se chargea de placer des cavaliers tout autour de la zone concernée, permettant d'identifier chaque indice éventuel que le meurtrier aurait pu laisser.

\*

Blondin regarda sa montre. Il était tard. Il venait d'interroger avec Peters un type sale et bedonnant qui avait passé ses nerfs sur sa femme en lui assénant de violents coups au visage. Elle était toujours à l'hôpital, la mâchoire en compote et des fils sortant de son corps meurtri comme des tentacules. Son mari avait tout avoué sans difficulté, sans montrer aucune once de remords, avant d'être déféré. Les deux officiers avaient fait leur part du boulot, à la justice de faire le sien.

Après dix ans dans l'armée en mission aux quatre coins du monde, Blondin avait rejoint la police en se disant qu'il allait pouvoir se détendre un peu. Il avait vite déchanté, après avoir affronté la violence quotidienne et avalé des kilomètres de mensonge. Il en avait presque regretté les combats et la rigueur régnant au sein de son unité. Ici, rien n'était droit. Tout était tordu et faussé.

Fatigué, il voulait maintenant laisser derrière lui cette énième journée passée à panser les plaies de la société dans laquelle il avait parfois l'impression de se noyer. La seule façon d'oublier était de rentrer chez lui, de retrouver sa femme et ses deux petites filles à qui il lirait de belles histoires pour les endormir. Avant, comme souvent, lorsqu'il finissait tard, il avait une mission, s'arrêter chez le fleuriste pour offrir à sa femme un magnifique bouquet de roses. Elle adorait les rouges, celles dont les pétales s'ouvraient doucement pour laisser s'échapper un délicieux parfum, celui de la terre séchée de son village thaïlandais, disait-elle.

Il se gara devant l'échoppe située à quelques pas de chez lui et se dirigea vers l'entrée. Il salua l'employé, toujours surpris de voir ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingt-cinq acheter des fleurs, puis se rapprocha des bacs colorés abritant



les roses.

Il en choisit quelques-unes du regard avant de les attraper pour faire un superbe bouquet. Il jeta un œil aux blanches et craqua. Pour une fois, il allait déroger à la règle et mettre un peu de blanc au milieu de cette palette de rouges chatoyants qu'il avait l'habitude de prendre.

Il était en train d'en saisir une en faisant attention de ne pas se piquer avec les épines ornant la tige quand il entendit klaxonner avec insistance derrière lui.

Il se retourna lentement, comme s'il s'attendait à avoir une mauvaise nouvelle et voulait retarder son annonce. Il finit par apercevoir Peters, arc-bouté sur son volant, lui faisant de grands gestes.

Il comprit que sa soirée n'allait pas se passer comme prévu et remit les fleurs en place, les caressant presque du regard. Il eut une pensée fugace pour sa femme qui n'aurait pas ses roses et courut vers la voiture. Une fois installé, Peters démarra en trombe.

\*

Au bout d'une trentaine de minutes, toutes les photos nécessaires avaient été prises et les premiers indices soigneusement relevés. L'un des agents de la police technique s'adressa à Peters. Il venait d'arriver en compagnie de Blondin pour procéder aux premières constatations.

— On a fini, on peut déplacer le corps.

— Vous avez trouvé quoi ? demanda le commandant, chef de la sûreté.

— Pas grand-chose, on a récupéré tout ce qui traînait, on verra après.

Peters prit son téléphone et appela sa station directrice pour requérir des renforts, des badauds continuant à s'agglutiner autour de la scène de crime. Comme il s'y attendait, le seul équipage restant était coincé sur un accident. On était samedi, et le week-end, les effectifs étaient encore plus réduits que d'habitude.

Il fit la moue et regarda sa montre. Dans un peu plus d'une heure, de nombreux fidèles sortiraient des mosquées turque et arabe toutes proches et grossiraient le rang des curieux. Il raccrocha, fixa la benne, les cavaliers jonchant le bitume, et s'adressa à Blondin.

— T'as donné une convocation au requérant ?

— Oui, il viendra demain matin, à neuf heures.

— Il a aperçu quelque chose ?

— Non, il a fait appel à nos services, c'est tout.

Ils n'avaient pas de témoin direct, personne ne s'étant encore manifesté.

— Qui a découvert le corps ? demanda Peters.

— Un gamin, d'après l'épicier. Il l'a vu et s'est enfui.

— C'est qui ?

— Un Rom du quartier. Il squatte un appart avec sa famille. Je téléphonerai à l'office H.L.M. demain, ajouta Blondin sans conviction, ayant du mal à croire qu'ils le retrouveraient.

Au moment où il finissait sa phrase, une portière claqua. Le commissaire divisionnaire Jean Demolay venait d'arriver et se dirigeait vers eux. Petit et nerveux, devant prendre dix décisions importantes à la seconde, il donnait toujours l'impression de se déplacer rapidement, comme mû par un besoin irréprensible d'accélérer les choses. Il s'arrêta devant ses deux officiers, le souffle court, exigeant déjà des réponses.

— Où est la victime ? demanda-t-il. On a quelque chose ?

— Pas encore, assura Peters. Elle est là-bas, ajouta-t-il en désignant la benne.

Il accompagna Demolay devant le conteneur. Ce dernier regarda brièvement la scène.

— Et la situation ? questionna le commissaire en montrant la foule des curieux.

— Plutôt calme pour l'instant. Mais le corps n'est toujours pas visible.

Demolay acquiesça.

— J'ai prévenu la préfecture, ils sont au courant. Ils ont avisé la mairie.

Peters fit la grimace. Le maire ou un de ses adjoints allait certainement venir et il n'avait pas envie de faire des constatations avec des élus dans les pattes. Ils étaient uniquement préoccupés de ce que l'opinion allait penser de l'affaire et de la manière dont ils allaient la gérer.

Peters fit signe aux employés des pompes funèbres qu'il avait contactés en arrivant et qui attendaient sagement que l'on fasse appel à eux.

— Vous pouvez y aller, dit-il en s'approchant du chef d'équipe. Faites ça en douceur, ajouta-t-il en désignant du menton la foule amassée autour d'eux. Elle allait se resserrer une fois le cadavre visible.

Les employés se rapprochèrent de la benne, laissant un brancard à côté, tandis que deux d'entre eux montèrent dans le conteneur. Ils s'enfoncèrent jusqu'aux genoux dans les poubelles et l'un des deux glissa, manquant de s'écrouler de tout son long sur les déchets. Il jura et retrouva l'équilibre. Ils enfilèrent des gants en latex et se saisirent du corps par les épaules. Celui se trouvant au niveau du buste dut passer sa main derrière la nuque de la victime. Il fallait éviter que sa tête, ne tenant plus à grand-chose du fait des lacérations profondes du cou, ne plie